

*Extrait de la " Revue Belge de Philologie et d'Histoire „*  
*Tome V — Numéro 4 — 1926*

# LES NOMS DE PERSONNES

A DEUX ÉLÉMENTS

ET

## L'ORIGINE DU NOM D'ASTRID

PAR

ÉMILE BOISACQ

Bibliothèque Maison de l'Orient



134111

à Monsieur Salomon Reinach,  
Hommage de vive sympathie  
et de profonde estime.

Extrait de la "Revue Belge de Philologie et d'Histoire", t. V, n. 4  
Tome V — Numéro 4 — 1926

3. V. 27

## Les noms de personnes à deux éléments et l'origine du nom d'Astrid (1).

Dès que furent annoncées les fiançailles du prince héritier du trône de Belgique avec une princesse suédoise, le nom de celle-ci piqua la curiosité. La première explication qui en fut proposée dans notre presse quotidienne évoquait *Astarté*, la Vénus asiatique, mais la « fille de l'onde amère » n'a que faire dans l'espèce.

Mieux inspiré, le rédacteur d'une revue mondaine consulta un lexique scandinave : la réponse qu'il en rapporta ne pouvait pleinement satisfaire et la conclusion qu'il en tira était forcée ; *Astrid* n'est pas identique à *Astrad* et ce n'est pas l'élément *ást* « amour » qu'il y faut chercher, mais un autre, qui du reste est commun aux deux noms ; la solution nous est néanmoins fournie par le vieux nordique ou vieux norrois.

Comme je le rappelais récemment (*RBPH.*, tome V, p. 536), dès l'unité indo-européenne, l'usage a été de dénommer les personnes au moyen de vocables composés de deux termes. Cette « anthroponymie » florissait encore à l'époque historique dans l'Inde ancienne, dans le domaine iranien, chez les Grecs, les Thraces, les Celtes, les Germains, les Baltes et les Slaves. Elle n'a laissé que de rares vestiges en Italie, où l'influence

(1) Développement et « mise au point » d'une communication faite à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, le 14 novembre 1926 ; cf. *L'Éventail* du 21 novembre. — L'absence de signes diacritiques ne facilite pas mon exposé ; *dh* rend le *d* barré du norrois (spirante interdentale sonore) ; *th*, la spirante interdentale sourde du germ. commun et du gothique.

étrusque, prépondérante, imposa des modes d'expression divergents.

Ces composés devaient faire ressortir une qualité de la personne, la faveur que lui témoignait une divinité, etc. Quelques exemples pris au grec, où l'on en compte des milliers : Zeus, Héra, Hermès protègeront *Zénodote* et *Zénodore*, *Diogène*, *Diodore*, *Diotime* et *Diophante*, *Héraclite* comme *Hérodote*, *Hermagoras*, *Hermolaos* et *Hermogène*. *Théodore* est le « don d'un dieu », cf. *Dieudonné* (et *Deusdedit*, pape, 615-618, *Adéodat* ou *Déodat*, pape, 672-676), comme *Isidore* est un « don d'Isis » ; l'équivalent du premier est encore le russe (et ukrainien, bulgare, serbe, etc.) *Bogdan* ou le slovène *Bojidar*, comme *Théophile* (cf. lat. *Amadeus* > fr. *Amédée*) vaut bulg., slov., etc. *Bogomil.*, all. *Gottlieb*, comme *Théodule* « l'Esclave de Dieu » vaut all. *Gottschalk*.

Il se constitua un stock de mots que l'on réservait à la création de noms de personnes (p. ex. skr. *açva-* = vieux persé et zend *aspa-* = gr. *hippo-* = gaul. *epo-*).

Les noms des enfants empruntaient volontiers un des termes du composé qui formait le nom du père ou de la mère ou d'un autre proche parent : *Dinocrate* est fils de *Dinoclès* ; vieux haut all. *Wald-berht* et *Wolf-berht* sont fils de *Hram-berht* (got. *bairhts*, v. h. a. *beraht*, m. h. a. *berht* « brillant » ; voir p. ex. mon DÉG., p. 1034 ; de là nos prénoms en *-berht*).

L'on obtient de nouveaux noms par le renversement des termes, car *Timandre* vaut *Androtime*, *Timothee* *Théotime*, et *Lysippe Hippolyte* ; *Ménalque* vaut *Alcamène* (*alkê* « vigueur ») ; à *Andronic*, fils de *Nicoclès*, répondent *Nicandre* et *Nicanor* ; à *Théodora*, *Dorothee* ; Hermès survit dans *Minnerme* ; *Patrocle* et *Cléopâtre* contiennent les mêmes éléments, si l'héroïsme chez les personnages est d'essence différente...

On en vint à joindre des termes de signification tout à fait hétérogène pour en former des noms, comme gr. *Rhod-hippos* (*Rhodos*, île et nymphe), v. h. a. *Wolf-dag*, *Fridu-gundis*, etc.

Ces formes pleines ont été abrégées par tous les peuples indo-européens. Il en est sorti des diminutifs ou hypocoristiques. Soit pour la première série des noms susdits : *Zénon*, *Dion*, *Hérondas* avec *Héron*, *Hermeias*, *Théondas* et *Théon* ;

et reconnaissons que *Nicias* (cf. *Nikêratos*, *Nicodème*, *Démonique*, *Nicomède*, *Nicolas*, *Nicomaque*, *Nicosthène*, etc.) semble assez loin de ses cousins fl. *Claes*, all. *Klaus*, *Klose*, ou slovène *Klavj* et *Klavjek*, ou bulg. *Kono*, ou fr. *Col(l)ard*, *Col(l)et*, *Col(l)in*, *Col(l)inet* (>*Linet*), *Col(l)ot* et tant d'autres (1)...

Avec le temps et l'usure, le souvenir de la composition s'efface : *Albert*, *Alfred*, *Guillaume*, *Henri*, *Lambert*, *Louis*, *Mathilde* (cf. *Brunhilde*, *Kriemhild*, *Hildebrand*, *Hildegarde* ; germ. \**heldi* « lutte »), *Roger*, *Roland* et tout autre prénom d'origine germanique nous apparaissent comme des noms simples.

Le nom scandinave d'*Astrid* est de même un composé. La forme norroise *Astridhr* (les deux voyelles sont longues) est citée depuis de longues années comme exemple d'insertion d'un *t* entre *s* et *r* (2). L'époque runique nous a en effet légué *Asrîdhr*, lequel procède lui-même d'un plus ancien *A<sup>ns</sup>frîdhr*, attesté par deux inscriptions du Slesvig, les deux « pierres de Vedelspang », du milieu du X<sup>e</sup> siècle (3).

(1) Cf. A. FICK u. F. BECHTEL, *Die griech. Personennamen*, 2<sup>e</sup> éd., Goett., 1894. — K. BRUGMANN, *Grundriss d. vgl. Gramm. d. idg. Sprachen*, 2<sup>e</sup> éd., II, 1 (1906), § 64 et *Kurze vgl. Gramm.* = *Abrégé de gramm. cp.* (1905) §§ 366, 380. — BRUGMANN-THUMB, *Griech. Gram.*, Munich, 1913, p. 204 ss. et bibl. — Sur les patronymiques français voir p. ex. *Mém. soc. ling.*, I (1868). On juge favorablement Alb. DAUZAT, *Les noms de personnes, origine et évolution.* (Prénoms, Noms de famille, Surnoms, Pseudonymes), Paris, Delagrave, 1925 (vulgarisation). — Rappelons ici ARISTOPHANE, *Les Nuées*, v. 60 ss. : (Strepsiade) « Plus tard, quand ce fils-là nous naquit, à moi et à ma digne femme, nous ne tardâmes pas à nous chamailler au sujet de son nom. Elle y voulait mettre du cheval : Xanthippe, ou Charippe, ou Callippide. Moi, je tenais pour le nom de son grand-père, Phidonide. Assez longtemps dura la querelle ; puis, le temps aidant, on tomba d'accord et on l'appela... Phidippide ».

(2) R. CLEASBY et G. VIGFUSSON, *An Icelandic-English Dictionary*, Oxford, 1874, p. 46 s. v. *áss*. — Ad. NOREEN (Upsal), *Alltisländ. u. altnorweg. Gramm.*, 2<sup>e</sup> éd., Halle, Niemeyer, 1892, p. 139, et *Grundriss d. germ. Philol.* de H. Paul, I, 2<sup>e</sup> éd., p. 574. — BRUGMANN, *Grundr.*, I (1897), p. 827 et *Abrégé* § 322.

(3) NOREEN, *Grundr.*, loc. cit., cf. *Gramm.*, p. 169. Cette seule

Or, le germanique commun a possédé un mot *\*ansu-z* « dieu » (les Anses sont les demi-dieux des Goths, cf. lat.-got. *Ansīs* chez Jordanès), qui a laissé dans l'anthroponymie des traces nombreuses. Les textes latins médiévaux <sup>(1)</sup> nous fournissent *Ansebertus*, *Ansemundus*, *Ansericus*, *Ansoaldus*, *Vihansa* (< *\*Viha-ansa* « déesse de la lutte »), puis le diminutif *Ansila* (roi goth); on y peut joindre p. ex. *Ansgâr* et *Anselme*, ce dernier étant « le Protégé des dieux » (d'où le dim. *Selma*, prénom de l'illustre romancière suédoise). Cet *\*ansu-z* a évolué en un vieux saxon *ás*, *ôs*, en un anglo-saxon *ôs*, en un norrois *áss*, *ôss*. Les Ases sont les divinités scandinaves bien connues : *Odhenn* (=v. h. a. *Wuotan*, cf. néerl. *woensdag*) est leur chef et *Wili* (cf. all. *Wilhelm*, parallèle à Anselme) est son frère. Ces monosyllabes survivent dans *Osborn*, *Oscar*, *Osmund* <sup>(2)</sup>, *Oswald* (cf. *Ansoaldus*), *Oswin* (cf. *Godwin* et *Théophile*), etc., et dans le nom de lieu *Oslo* <sup>(3)</sup>, qui a supplan-

forme ruine l'hypothèse émise par un professeur d'athénée, « sur la foi des documents scandinaves » (!?), (v. norr. *ast* « amour » < germ. *\*ansti-z* f. + *riðha* « tourner, tordre, nouer ») et la critique bourrue qu'il a faite de mon étymologie. *Fragili quaerens illidere dentem Offendet solido*, eût dit Horace.

(1) Cf. M. SCHOENFELD, *Woerterb. der allgerm. Personen- und Voelkernamen* nach der Ueberlieferung des klass. Altertums bearbeitet. Heidelberg, C. Winter, 1911 (bibliogr.). — Le mémoire de G. WERLE, *Die aeltesten germ. Personennamen*, Strasb., 1910 (= *Ztschr. f. dtsh. Wortf.*, XII, Beiheft), s'assigne comme limite 400 après J.-C. et n'offre rien qui nous concerne.

(2) Voir plus haut et cf. runique *Asmu[n]t* acc. (isl. *Asmund*) < *\*A[n]sumundu*, puis *A[n]sugilasas* gén., chez NOREEN, *Gramm.*, p. 80.

(3) Pour -lo cf. v. norr. *lô* f. « prairie basse » = ags. *leah* (angl. *lea*) « prairie », v. h. a. *loh* « bocage », puis les noms de lieux all. *Eschenlohe*, *Hohenlohe*, *Osterloh*, etc., nos *Eecloo*, *Tongerloo*, etc. (:lat. *lûcus* < *\*louqo-s* « bois sacré, prop. clairière » = skr. *loka-s* « espace libre » = lit. *laukas* « champ », R. *leuq-*); voir p. ex. NOREEN, *Gramm.*, p. 38, FICK, *Vgl. Wb. der idg. Sprachen*, I, 121.540, III, 372, KLUGE *EW* 7. 293, FALK-TORP *EW*. 659, mon DÉG, s. v. *lenkos*.

té *Christiania*. A ce groupe appartient aussi *Ansfridhr* (1).

Le second élément du composé runique est *-fridhr*, fréquent dans les noms propres féminins : *Ið-fridhr* (v. norr. *ið-r* « cheval » < i. e. \**ekwo-s* ; voir plus haut et DÉG., p. 380), *Holm-fridhr*, *Hall-fridhr*, etc., réduit à *-ridhr* dans *Gudhridhr*, *Sigríðhr* (d'où suéd. mod. *Sigrid*, cf. *Ingrid*), etc. (dim *Fridha*). Ce thème fém. en *-ið* est tout proche de l'adj. v. norr. *fridhr* « joli, beau » < germ. \**frida-z* « aimable, beau » = skr. *prīta-s* part. passé passif « satisfait, content, aimé, cher », i.-e. \**prī-to-s*. Ni l'adj. ni le thème féminin ne sont représentés sur le continent.

La racine indo-eur. *prái-*, *prī-*, *pri-* « aimer, ménager », représentée en skr. (*prīnāti* « il réjouit »), en zend, en grec (*praios*, *praus* « doux »), en celtique et en slave, a fourni au germ. nombre de mots : je rappellerai got. *frijôn* « aimer », *frijônðs* « ami » (ptc. prés., cf. all. *Freund*), got. *freis* « libre » (all. *frei*), v. h. a. *Fria*, nom d'une déesse (cf. all. *Freitag*, traduction de lat. *dies Veneris*) ; il en est d'autres (2), mais il me faut citer ici germ. \**frithu-z* m. « amour, paix » > v. norr. *fridhr* même sens (suéd., dan. *fred*), v. h. a. *fridu* (all. *Friede*), etc. « paix » (< i.-e. \**prī-tā-s*, avec *i* bref, à côté de quoi skr. *prī-tī-sh* f. « satisfaction, joie »), lequel intervient à son tour et souvent dans la création de noms propres, soit en tête, comme dans got. *Frithareiks*, (lat.) *Fridiricus* (roi des Visigoths, VI<sup>e</sup> s., cf. all. *Friedrich*, dim. *Fritz*, *Fritsche* et... *Frick*) (3), etc., soit en queue, *Amalafrida* (VI<sup>e</sup> s.), fém., *Leodefridus* et dix autres. Dans ce domaine apparaissent aussi un *Osfred* (= v. norr. \**Āsfridhr*, masc., avec *i* bref), contemporain de Charlemagne, et un *Ansfredus*, nom porté par deux per-

(1) Le rapport *Astríðhr* : *óss* est affirmé par NOREEN, *Gramm.*, p. 175, qui dit par ailleurs (pp. 52, 134) : *óss óss*, « dieu » < germ. \**ansuz*, cf. got. *Ansi-wulf* etc.) ; sur \**ansuz* voir p. ex. FICK<sup>4</sup> III, 14.

(2) Cf. FICK<sup>4</sup> III, p. 246 s., mon DÉG., p. 809, et les lexiques étym. de Falk-Torp-Davidsen, Feist, Franck - van Wijk, Kluge, Uhlenbeck (skr. et got.) Vercoullie.

(3) *Fridurík* > fr. *Ferry*, dissimilé de *Frerri* (cf. *Fréry*) ; voir Kr. NYROP, *Gr. hist. de la lg. franç.*, I<sup>2</sup>, § 361.

sonnages considérables de nos contrées au x<sup>e</sup> siècle (1); c'est un synonyme de ces dernières formes (cf. all. *Gottfried*, diminutifs *Goetz* et prob. *Goethe*) qui est devenu notre *Godefroi*, avec ses multiples variantes (*Geoffroy*, etc.), dont la plus méridionale et la moins attendue est... *Jaufre* = *Joffre*.

Mais, pour captivante que soit la matière, nous devons nous borner. En résumé, au point de vue phonétique, un germ. \**ansu-frīdi* a pris en v. norr. la désinence \*-s > \*-z > -R > -r; chute des deux voyelles atones; nasalisation de l'a et disparition de l'n, avec allongement compensatoire de l'a; soit runique *â<sup>s</sup>frīdhr* (cf. les inscr. de Vedelspang); l'â se dénasalise et le groupe peu commun -sfr- se réduit à -sr-, d'où *âsrīdhr* (cf. une inscr. runique de l'île de Man); insertion d'un t, soit *âstrīdhr* (cf. v. isl. *Astrādhr* < \*â<sup>s</sup>-rādhr, cf. *rādhn.* « lat. *consilium* », all. *Rat* m. et gr. *Theoboulos*); enfin l'â s'abrège et l'r désinentiel disparaît: *Astrid*.

Au point de vue sémantique, les deux termes du composé ont pu être simplement empruntés, le premier au nom du père ou du grand-père, le second à celui de la mère ou de la grand-mère. Sinon, l'évolution du sens de i.-e. \**prītos* « contenté, aimé » > germ. \**frīdaz* « aimable, beau » > v. norr. *frīdhr* « fair, handsome » rend le problème délicat. Le tout a-t-il eu le sens de: « la divinement belle », « beauté divine »? (2). Cf. dès lors gr. *Kalli-theos*, masc. (Fick-Bechtel 145. 157).

(1) Ce vieux norrois \**A<sup>s</sup>frīdhr*, masc., survit en France dans les noms de personnes *Anfrie*, *Anfry*; cf. *Anquetil* < \**A<sup>s</sup>ketill* et voir NYROP, *op. cit.*, § 13.

(2) C'est du moins l'avis (20. XI. 26) de M. Paul Verrier, professeur à la Sorbonne, que j'en veux remercier ici. Mais dès que l'on songe, dans le même esprit, à traduire *īð-frīdhr*, dont le 1<sup>er</sup> élément est *īð-r* « cheval », le résultat déçoit... Il faut supposer un lien assez lâche entre les deux termes (le nom rappelle att. *Kallippé*, relevé par Bechtel, *Die att. Frauennamen*, 1902, p. 18); il en va de même pour d'autres composés en -*frīdhr*, resp. -*rīdhr*. Aussi bien M. Holger Pedersen, le savant comparatiste de Copenhague, me dit-il (28. XI. 26): « Il est toujours difficile de préciser le sens des noms propres scandinaves ». — Enfin quelqu'un a vu (*De Standaard*, 12 nov.) dans *Asfrīdhr* (cf. *Gudhrīdhr*), signalé par moi, l'équi-

*Astrid* est un nom pan-scandinave : en Norvège, c'est celui de la mère d'Olaf Trygvason († 1000) ; en Suède, celui d'une fille d'Olaf Skoekonung, qui épousa saint Olaf, roi de Norvège (995-1030) <sup>t</sup> ; nous avons cité tantôt une Danoise...

Quelle que soit la notion qui prédomine dans le second terme du composé, il n'est rien, ni pour le sens ni pour la parenté verbale plus ou moins proche, qui ne soit du meilleur augure dans le nom porté par la jeune princesse que le Nord nous confie.

24 déc. 1926.

ÉMILE BOISACQ.

valent féminin de néerl. *Godfried* en tant que synonyme d'*Amédée* (cf. *Théophile*) et par suite l'équivalent de néerl. *Godelieve*, « De lieveling Gods ». En fait (voir plus haut), l'équivalence n'existe que pour le nom masculin *Asfridhr* = all. *Gottfried*, où semble bien résider l'idée de « paix » (cf. slovène *Bogomir* ; dim. *Mirko* ; *mir* = « paix »), comme all. *Friedrich* « Friedefürst » (Kluge) est slov. *Miroslav* (dim. aussi *Mirko*), tandis que all. *Gottlieb* (cf. *supra*) est slov. *Bogoljub* et *Bogomil* ; de plus l'adj. norrois *fridhr* n'a pas hérité du sens d'« aimé »... Un détail à retenir de cet article est qu'*Astrid* n'est pas inconnu en Flandre : Guido Gezelle parle de *Vrouwe Astride*, et auj. encore, p. ex. dans l'arr<sup>t</sup> de Roulers, *Astrid* s'emploie comme prénom féminin. — Sur les mots, différents pour chaque famille, qui rendent l'idée de « paix » dans les langues indo-eur., voir le mémoire de Karl Brugmann, *Eiréné* etc., Lpz., Teubner, 1916 (extrait des *Ber. d. saechs. G. d. W.*, t. 68) ; sur les mots qui l'expriment en grec, la dissertation « exhaustive », de BRUNO KEIL, *Eiréné* etc., ibid. 1916 (extrait du même tome des *Berichte*) ; cf. *Idg. Jhrb.*, V (1917), 119 s.

<sup>(1)</sup> Lire la nouvelle intitulée *Astrid* dans le recueil de Selma Lagerlöf, *Les Liens invisibles*, trad. A. Bellessort. (Paris, Perrin)